

On voit que l'attitude de Feller ne vise nullement à un accord même provisoire avec un adversaire politique ou à l'oubli de discordes intestines en vue d'abattre l'ennemi de la patrie ; comme il ne songe toujours qu'à la défense de la religion et des institutions traditionnelles, sa pensée est aussi impolitique que possible. « Bien des personnes souhaiteraient un chef, sous un titre quelconque, pour tenir et diriger l'ensemble. Mais comment s'accorder sur le choix ? » Détail caractéristique : il envoie à plusieurs de ses amis une prière qui est une paraphrase du psaume *Deus noster refugium et virtus*, imprimée à Anvers, en leur demandant de la répandre surtout parmi les paysans. La phrase suivante qu'on trouve dans une lettre du 9 août me semble expliquer toutes les conceptions politiques de Feller : « Le patriotisme qui entre dans l'âme avec le sentiment religieux est tout autre que celui qui naît des spéculations politiques. » Une lettre du 10 août nous apprend que ni le Congrès ni les Etats de Brabant ne s'alarmaient des événements de Reichenbach. Feller pria l'évêque d'Anvers de rester à son poste, malgré le dégoût qu'il lui inspirait. Il semblait qu'on voulût rattacher la Belgique d'une façon quelconque, fût-ce nomine tenus, ou par quelque tribut à la Maison d'Autriche. Par crainte de voir le patriotisme dégradé, Feller aurait préféré le paiement honorable d'un subside à la Prusse ou à n'importe quelle autre puissance. Exilé, accablé de poursuites et de tracasseries innombrables, il avait l'intention de rentrer à Liège après avoir passé quelques jours à Louvain et présenté ses hommages au cher, bon, charitable et inappréciable cardinal Franckenberg. Tantôt il se sentait accablé par une mélancolie toujours croissante qui lui faisait verser des torrents de larmes, comme il écrivit au comte d'Outrement, tantôt il se consolait que l'obscurité même qui entourait les affaires de Reichenbach était une raison de ne pas perdre courage. L'empereur Léopold avait donné l'ordre exprès d'arrêter les rentes du séminaire de Malines sur la banque de Vienne ; « voilà déjà une oreille qui traverse à travers la peau de velours. » Le 20, il écrivit qu'on n'avait pas besoin de l'armée organisée par lui puisque les troupes brabançonnnes qui campaient le 17 entre le Val Benoît et Huy devaient se retirer dans le Limbourg après l'arrivée d'un escadron de dragons. Dohn, représentant du roi de Prusse à Liège, avait donné un dîner aux bourgmestres de la ville le 17, à l'occasion de l'anniversaire de la révolution liégeoise. Cette ville importerait peu à la Prusse si les Pays-Bas allaient rentrer sous la domination autrichienne. La Maison d'Orange était perdue également dans ce cas.

Feller était toujours convaincu que les affirmations de VAN DER NOOT, démagogue vaniteux qui manquait absolument de talent et d'expérience pour la politique, sur les promesses positives de la part de la Prusse et de la Hollande reposaient sur des faits réels. Il recommanda de travailler avec ardeur contre le Hainaut et la collace de Gand. Feller écrivit à l'évêque d'Anvers que les projets d'alliance avec la France alarmaient les honnêtes gens et n'étaient qu'un épouvantail pour ceux qui devraient être les vrais alliés des Belges. Le 28 août, il loua le projet de faire marcher les troupes brabançonnnes qui avaient chassé fin 1789 les Autrichiens, proposa de mobiliser toute la nation, de mettre à la tête de l'armée van der Noot